

Intervention



Jamás volveremos a ser esclavos Filmer le Nicaragua libre

Gérald Baril

Number 15-16, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baril, G. (1982). *Jamás volveremos a ser esclavos : filmer le Nicaragua libre*. *Intervention*, (15-16), 34–36.

JAMÁS VOLVEREMOS A SER ESCLAVOS*

Filmer le Nicaragua libre



La spontanéité du cinéma direct, en action...

C'est ailleurs, au cœur de la jungle péruvienne, le 19 juillet 1980, que les Québécois Luciano Benvenuto et Monique Couture mirent la main sur des journaux parlant du premier anniversaire de la libération du Nicaragua. Il leur avait semblé au cours de leur séjour en Amérique du Sud que les grands mouvements sociaux des années 70 s'étaient un peu éteints et ils en avaient été déçus. Ce qu'ils apprenaient sur le Nicaragua par la presse péruvienne était cependant des plus encourageant. Les journaux parlaient d'une «révolution généreuse» où les droits de la personne étaient respectés, où marxisme et christianisme cohabitaient de la même manière que plusieurs partis politiques de diverses tendances et surtout, où le peuple était très largement l'auteur de sa libération. Ces informations leur suggéraient que la situation politique était plus effervescente en Amérique Centrale. L'expérience nicaraguayenne allait inciter les deux Québécois à bâtir un projet de film, en lui-même une expérience plutôt inusitée dans le domaine du cinéma.

Le 1^{er} mars 1982, alors qu'il travaillait toujours au montage d'un impressionnant matériel filmique, j'ai rencontré Luciano Benvenuto.

*Titres et sous-titres des versions espagnoles et françaises du film: Nicaragua libre: esperanza y realidad. Jamás volveremos a ser esclavos. Nicaragua libre: espoir et réalité. Jamais nous ne redeviendrons des esclaves.

Du cinéma-action

«Je veux faire du cinéma politique, qui aboutit à l'action. Mon but est de conscientiser pour amener à l'action. Je veux opérer une intervention sur la société en suscitant par exemple le développement de la solidarité avec une situation. C'est ce que j'appelle le cinéma-action.»

Luciano a une formation de géographe et il a aussi fait des études en cinéma à l'Université Laval, mais il n'aime pas se faire classer comme géographe ou cinéaste. Il se dit «chercheur en sciences sociales», utilisant le cinéma comme outil de communication. Son intérêt pour l'Amérique Latine ne date pas d'hier et il est à l'origine du Centre de Ressources Universitaires en Développement International de l'Université Laval, dont il a été responsable pendant deux ans et dont il est encore coordonnateur délégué.

«Ça demande un recul assez grand pour porter un jugement sur une situation. Nos connaissances préalables sur le développement international nous incitaient à aller jeter un regard ailleurs. On a décidé d'aller en Amérique Centrale, là où ça bouge plus. Il fallait écrire un scénario et associer du monde au projet, c'est ce qu'on a fait.»

Beaucoup de raisons jouaient en faveur d'un projet de film au Nicaragua plutôt que n'importe où ailleurs. Un contexte révolutionnaire indépendant des grandes sphères d'influence impérialistes. Une base très large de participation de la population; un front progressiste large (FSLN) soustrait au dogmatisme des partis communistes traditionnels. La possibilité d'un grand pluralisme d'opinions. Le développement d'un grand nombre d'organisations de masse très actives. Enfin, quelque chose qui n'avait jamais réussi ailleurs semblait se dessiner au Nicaragua.

«À l'inverse de la révolution chilienne, qui ne s'est pas faite par le peuple, au Nicaragua le peuple a pris les armes et il les a gardées.

... L'association du marxisme et du christianisme nous semblait impraticable et en même temps peut-être la clef de la très large mobilisation des masses.

... La coexistence des secteurs économiques privé et public, la présence de onze partis sur la scène politique nationale, le fait que le nouveau régime épargne la vie des gardes somozistes, tout ça nous attirait. On voulait montrer comment ça se vit. On voulait faire connaître ça aux Québécois parce que c'était nouveau. Ça montrait que le sous-développement n'est pas une fatalité.»

Un scénario, une équipe...

Luciano a écrit le scénario. C'est-à-dire qu'à partir d'une certaine connaissance de la situation il a établi ce que serait le plan du documentaire. D'autre part, ses expériences antérieures en cinéma l'amenaient à jouer un rôle important au niveau de la réalisation et comme caméraman. Monique Couture, sociologue du développement, bien au fait de la problématique de dépendance de certains pays à l'égard de l'impérialisme américain ou des pays développés, était d'emblée associée au projet. Les autres membres de l'équipe: Carlos Manzi, anthropologue, d'origine chilienne. Sa connaissance de l'Amérique Latine et de la langue espagnole étaient

essentielles. Pierre Rondeau, photographe, ayant lui aussi déjà séjourné dans des pays du tiers-monde. Romualdo Retamal, réalisateur au service de l'audio-visuel de l'Université Laval. D'origine chilienne. Richard Lavoie, cinéaste. Engagé comme caméraman une semaine avant le départ. Son fils Hughes, assistant-caméraman.

Dans l'équipe, certains professionnels de l'audio-visuel n'avaient pas confiance que le film pût être mené à bien collectivement par des non-professionnels. Selon Luciano, deux conceptions du cinéma s'affrontaient à ce moment-là.

«Les uns pensaient plus en termes de cinéma d'auteur, de cinéma «joué». Le reste de l'équipe misait d'abord sur une connaissance approfondie du sujet, d'où découlait nécessairement une idée du traitement. Si eux avaient tendance à dire aux gens comment se tenir, nous avions plutôt tendance à prendre tout en direct, sur le vif. Nous voulions choisir les bonnes images, plutôt que de les organiser.»

«... L'idée de la réalisation collective ne plaisait pas non plus à des gens qui sont habitués à une division du travail plutôt rigide. Le cinéma d'experts était mis en question par le collectif.»

Pour les initiateurs du projet, il était clair que la limitation des connaissances politiques influe sur le choix des images à filmer.

«Quand on sait que la misère est partout pareille en Amérique Latine, il faut montrer autre chose...»

En effet, c'est assez de films misérabilistes comme on en fait encore au Québec,

dans le style *Pris au piège* et *Corridors* de Guy Dufaux et Robert Favreau. Ça n'est pas tout de filmer la réalité. Si on n'a pas une connaissance approfondie du sujet on n'apprendra pas grand-chose à ceux qui verront le film. Malheureusement certains cinéastes semblent être fiers de n'avoir pas de contenu, pensant ainsi faire du vrai cinéma. La réalisation de *Nicaragua libre: espoir et réalité*, aura démontré que des non-professionnels peuvent aussi démystifier la technique cinématographique. Entre autres, Monique Couture a fait le travail de preneuse de son pour l'ensemble du tournage, obtenant d'excellents résultats, après seulement une semaine de cours intensifs sur le son au cinéma.

... et de l'argent?

La maison Richard Lavoie et le service de l'audio-visuel de l'Université Laval ont fourni de l'équipement, l'Institut du Cinéma Nicaraguayen et le Système de Télévision Sandiniste ont grandement facilité le travail de l'équipe sur place, mais le projet n'a bénéficié d'aucun financement direct. Tous les membres de l'équipe ont travaillé sans salaire, sauf Richard Lavoie, qui a quand même investi son temps et accompli un très beau travail en tournant 60% des images. Chacun a investi \$1,500 pour le voyage et Luciano a investi les sommes nécessaires à l'achat de la pellicule et à son traitement. Au moment de notre entretien, il manquait \$5,000 pour poursuivre la post-production.

Le tournage

Les cinéastes ont filmé les villes et la campagne nicaraguayennes pendant un mois et une semaine. Managua, la capitale, León, Estelí, Matagalpa, les régions campagnardes de la côte Pacifique, plus de 1,000 km parcourus au rythme de l'effervescence politique du pays. Près de 5,000 mètres de pellicule impressionnée (16 mm, couleurs). Des journées de travail de 14 heures pour arriver à interviewer 50 personnes: femmes, hommes, enfants, miliciens, universitaires, paysans, auxiliaires de la santé, ministres, alphabétisateurs, prisonniers, artistes, «squatters», syndicalistes, mineurs, dirigeants et même un guerillero international d'origine suisse.

Une course aux événements et aux témoignages dont l'issue sera un document final de 2 1/2 heures, découpé en 5 parties pour la télévision et en 2 pour les salles de cinéma.

Un film politique

«Les Nicaraguayens disent: le marxisme est une analyse de l'histoire et c'est le pragmatisme qui nous dit comment agir ici. Pour moi, le Nicaragua est actuellement une société de transition vers le socialisme, mais d'une forme originale, qui déborde la théorie.»

Le film comprendra six parties principales: l'historique, la problématique de l'agriculture et de la réforme agraire, les problèmes socio-économiques, l'identité culturelle,



Entraînement des milices populaires.

les orientations politiques et le développement des organisations de masse. Un tas de questions ont été abordées, parce que le groupe voulait donner la vision la plus large possible de cette réalité complexe. Par exemple, on apprendra que 40% des guerilleros étaient des femmes, qu'une ville a été prise par des femmes et qu'après la révolution il y a eu beaucoup de divorces. Les femmes avaient changé et il semble que les hommes n'étaient pas tous prêts à ça.

« Ici il y a peu de monde intéressé à diffuser un tel film parce qu'il est considéré comme trop politique, même si ça ne touche pas directement le Québec. Pourtant c'est important que les Québécois voient ça. ... Ici ça va informer les gens, mais là-bas il aura encore plus d'impact. Quand les paysans de Panama vont entendre parler les paysans du Nicaragua de leurs conditions ça va les toucher. ... De plus, c'est évident que le film va à l'encontre de l'information mensongère véhiculée par une certaine presse américaine. »

Un film d'espoir

Pour Luciano, *Nicaragua libre*. ... c'est un film sur l'espoir d'un peuple qui s'organise.

Il est temps que de tels films se fassent, habitués que nous sommes à l'étalage de la répression, de la récupération et à l'absence de toute perspective politique. D'ailleurs ces derniers temps, on a vraiment atteint le fond du cul-de-sac avec un film comme *Le confort et l'indifférence* de Denys Arcand. Pour Arcand, qui médiatise son regard par le biais de Machiavel, il n'y a plus rien à faire puisque le peuple Québécois est stupide d'avoir manqué la chance de son histoire. Que la majorité des électeurs se laissent récupérer par la publicité la plus tapageuse, c'est un fait, mais pour laisser entendre que cela est une fatalité, il faut avoir la vue bien courte. Il n'est pas suffisant de situer une pensée du XVI^e siècle dans un décor moderne, pour l'ajuster à notre époque. L'histoire s'est déjà chargée à maintes reprises de diverger d'opinion avec le vieux Niccolo: *Nicaragua libre*. ... nous en fera connaître un autre épisode.

Le film de Denys Arcand aura à mes yeux un seul mérite: Luciano m'a confié qu'il l'avait trouvé techniquement faible, sans lignes de force, et que ça lui avait donné du courage pour terminer le montage de *Nicaragua libre*. ...

Le dernier mot sera de Luciano, mais le lecteur aura compris que j'en suis solidaire.

« Il faut arrêter de se complaire dans le nombrilisme et le nationalisme, afin de voir les choses d'un point de vue international. Les Québécois devraient s'ouvrir les yeux sur la situation internationale, comprendre les motivations des peuples à se soulever contre ceux qui les oppressent et les affament. Mais dans cet ordre économique international de quel côté sommes-nous en tant que Québécois? ... »

Gérald Baril



Manifestation des mères des héros et martyrs de la révolution.



photos Pierre Rondeau